L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 20 OCTOBRE 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. N. MARNY
No 23, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
VENDREDI MATIN, 20 OCTOBRE.

LE DESASTRE DE L'ARCTIC.

Les colonnes des journaux de New York offrent à peine le temps de contenir les détails relatifs à la catastrophe de l'*Arctic*. Ils offrent un tel intérêt que nous croyons devoir les reproduire.

Le navire contre lequel s'est heurté l'*Arctic* est positivement le vapeur français à hélice *Vesta*. Voici la dépêche qui a été transmise de Halifax à New York.

« Halifax, jeudi 12 octobre.

« Nous avons des nouvelles de Terre-Neuve jusqu'au 4 courant.

« Le vapeur français à hélice *Vesta* est arrivé à Saint-Jean le 30 septembre, avec son beaupré et son avant-trinquet en bois. Il avait quitté Brest avec le mauvais sur l'*Arctic*. Le 27 courant, il a rencontré le vapeur de l'équipage de l'*Arctic* à reconnu au moment de la catastrophe.

« Il a perdu 13 de ses passagers dans la tempête.

« Le *Vesta*, un journal de New-York, dont nous n'avons pas vu le numéro, appartient à la maison Havemeyer, de Dieppe. On sait, ajoute-t-il, que cette maison fait chaque année des avances considérables pour les pêcheries de Terre-Neuve.

« A notre tour, nous avons vu un steamer porter les provisions à ceux de ses bâtiments qui doivent hiverner dans ces parages. Au retour, ce steamer emmènera en France les pêcheurs dont la présence est inutile pendant la mauvaise saison. Ainsi se trouvent conciliées les considérations jusque-là inexplicables des deux gouvernements.

« Les parents et les amis des naufragés dont on n'a pas annoncé la mort ne doivent pas encore désespérer. Tous les canots n'ont pas été recueillis et l'on sait d'un manière positive qu'un nombre assez considérable de passagers et de matelots ont pu se sauver sur des îles désertes et qui ne se trouvaient pas encore visitées par les navires qui font la pêche dans ces parages. Et les équipages de ces navires ne manqueront pas de les recueillir à leur retour.

« Le second officier, Edward Baalham, a été sauvé par Connahan, est beaucoup plus désespérément formulée par Patrick Tobin, autre chauffeur, arrivé à bord de *Lebanon*.

« Les passagers avaient encore l'espoir d'être sauvés, dit-il. L'absence de la lumière de l'arrière était assurément regrettable. Je crois que, s'il avait été à bord pour faire rentrer les matelots dans le devoir, les pièces de radeau auraient pu être amarrées et l'on aurait sauvé un bien plus grand nombre de personnes.

« Le second officier, Edward Baalham, a mal agi selon moi. Il mit à la mer l'une des embarcations, lorsqu'il était à peine 9 heures (tandis que le navire ne sombra qu'à 4 h.) et s'éloigna avec quelques matelots seulement. Quand je repartis sur le pont, ils étaient déjà hors de vue. Notre petit bateau a emporté trente-deux personnes et assurément le rien aurait pu en prendre de la double.

« Le départ de Baalham et des matelots laissa le capitaine sans hommes habitués à manœuvrer des radeaux, car les chauffeurs n'avaient aucune idée de ce travail. M. Rogers, le mécanicien en chef, faisait les plus grands efforts pour boucher les ouvertures et se rendre autrement utile. Il est resté sur le navire tant que cela a été possible..... Avec l'énergie du désespoir, j'ai gagné un radeau qui flottait près de la proue. Il n'en pouvait contenir plus que trente. M. Collins me poussa, dit-on, chasser de son côté ce rêveur agité.

« Le radeau a été rempli à ras bord. Nous avons ramé pendant environ deux heures, et nous nous trouvâmes à environ cinquante pas du navire. Il était alors à peu près minuit. Nous avions vu quelques bateaux à vapeur et à voiles, mais aucun ne vint à notre secours. Nous entendîmes distinctement les cris de détresse de ceux qui étaient restés à bord. Ils allaient et venaient sur le pont, se tordant les mains et poussant des cris déchirants. Ils étaient affolés à cha que instant, s'attendant à être engloutis. Nous nous avancions avec une vitesse de trois à quatre nœuds à l'heure. Si par chance, l'un d'entre eux avait pu se jeter à la mer et nager jusqu'à nous, nous l'aurions pris à bord, car nous avions encore de la place. Mais personne ne tenta de le faire. Ils restèrent sur le navire, et nous les vîmes périr. Ils n'avaient pas de lumière, et nous ne pouvions distinguer les figures. Nous entendîmes un cri déchirant qui fut poussé par une femme, et nous vîmes le navire s'enfoncer. Il était alors 4 heures du matin. Nous nous dirigeâmes vers le navire, et nous trouvâmes sur le pont un homme et une femme qui s'étaient attachés à un mât. Nous les prîmes à bord. Ils étaient épuisés et presque morts de froid. Nous avons pris ensuite deux autres personnes qui flottaient sur des débris. Nous n'avons pas vu d'autres survivants. Nous avons alors fait route pour Halifax